



Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 7, n°2 | Juillet 2016

L'adaptation en tension (2/2)

Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, 2014, Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique, Paris, Seuil, 224 pages.

Luc Semal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/11313>

DOI : [10.4000/developpementdurable.11313](https://doi.org/10.4000/developpementdurable.11313)

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Luc Semal, « Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, 2014, Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique, Paris, Seuil, 224 pages. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 7, n°2 | Juillet 2016, mis en ligne le 28 juillet 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/11313> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.11313>

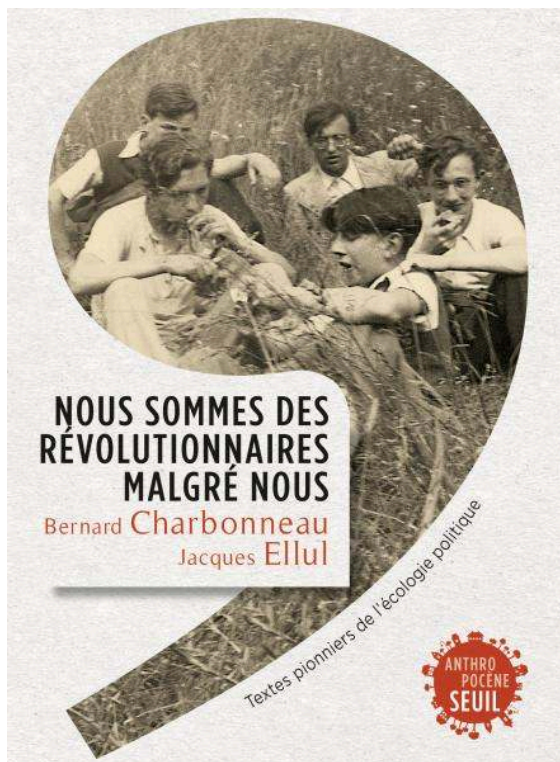
Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.



Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, 2014, Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique, Paris, Seuil, 224 pages.

Luc Semal



- 1 Bernard Charbonneau (1910-1996) et Jacques Ellul (1912-1994) nous sont surtout connus par les nombreux ouvrages qu'ils ont publiés depuis l'immédiat après-guerre jusqu'à leur mort dans les années 1990. Tous deux ont compté parmi les compagnons de route des mouvements écologistes français, tout en conservant toujours un regard extrêmement critique sur l'institutionnalisation des thématiques environnementales – que ce soit au travers des partis politiques, des politiques publiques ou des organisations internationales¹. Une amitié de soixante ans les a liés, qui a permis la maturation de deux œuvres distinctes mais répondant étroitement l'une à l'autre, et formant la base de ce que l'on appelle parfois le « *personnalisme gascon* » ou « *l'École de Bordeaux* ». Cette amitié a surtout permis la maturation et la formulation d'une critique originale de la technique, entendue comme dynamique faisant triompher la raison instrumentale non seulement sur l'homme, mais aussi sur la nature, les deux étant intrinsèquement liés.
- 2 Depuis quelques années, les ouvrages longtemps épuisés d'Ellul et Charbonneau ont connu un certain regain d'intérêt politique, notamment grâce à un important travail d'exhumation et de relecture critique effectué dans les réseaux de la décroissance et des critiques de la technique². Ce regain d'intérêt s'est accompagné de plusieurs rééditions bienvenues, complétées par la diffusion de quelques inédits saisissants d'actualité³. Le recueil « *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous* » appartient à cette dernière catégorie, avec la particularité de proposer au lecteur quatre écrits de jeunesse rédigés par le duo bordelais entre les années 1935 et 1945. Ce sont des textes d'une lecture agréable, mais d'une grande densité, et qui nécessitent de la part du lecteur un certain effort de contextualisation historique et politique : si l'on y trouve indéniablement la trace d'une genèse de la pensée écologiste, celle-ci se formule néanmoins avec un vocabulaire et des références qui ne sont pas celles de l'écologie politique telle que nous la connaissons aujourd'hui.
- 3 La remarquable préface rédigée par Quentin Hardy, doctorant à l'Université Paris 1, se révèle sur ce point d'une aide précieuse. Il s'agit de situer le positionnement original d'Ellul et Charbonneau dans les milieux non-conformistes des années 1930, parmi les jeunes gens nés et grandis à l'ombre de la Première guerre mondiale, devenus rétifs à toute forme d'enrôlement idéologique, et réunis par la quête d'autres manières de vivre, de penser et de s'engager⁴. Plus encore que par sa dénonciation de la technique, le duo bordelais se distingue par l'importance qu'il accorde au « *sentiment de la nature* » : à partir de ce sentiment, « *[le duo] tente de poser les bases d'une nouvelle critique sociale et écologique de l'ordre industriel, qu'il soit capitaliste, fasciste, communiste. [La nature] n'est ni une simple ressource ni un décor pittoresque, mais un espace crucial où l'homme s'exerce à la liberté et à l'altérité.* » (préface, p.15). Quand leurs contemporains parlent essentiellement de l'asservissement de l'homme, eux affirment que « *l'organisation technique transforme le monde naturel tout autant que le monde social* », et que « *en modifiant radicalement la nature, c'est la liberté de l'homme que l'on met en péril* » (préface, p. 35). Le système technicien ne fait pas qu'asservir l'homme : il détruit aussi les espaces de nature, qui seuls permettraient à l'homme asservi de s'extraire suffisamment du système pour comprendre son caractère aliénant et se révolter contre lui. La perte de la nature s'accompagne ainsi d'une réduction concrète des occasions de faire l'expérience de la liberté.
- 4 Après cette riche préface viennent les textes proprement dits. Le premier, co-signé par Ellul et Charbonneau, propose quatre-vingt-trois « *Directives pour un manifeste*

personnaliste » (1935). Il s'agit d'abord, pour les deux jeunes auteurs, d'expliquer l'origine de leur révolte : ils se voient forcés à vivre dans une société nouvelle, inédite, caractérisée par la fatalité et le gigantisme, et condamnant la personne concrète au silence, à l'isolement et à l'anonymat. « *Tout ce que nous pouvions faire, c'était de bien remplir notre rôle et d'aider inconsciemment au jeu des lois nouvelles de la société* » (p. 49). Le gigantisme est rendu possible par l'essor de la technique comme « *procédé général* » (p. 56), et a pour conséquence la résignation de l'homme, privé de ses « *facultés créatrices* », plongé dans « *un monde qu'il ne peut contrôler* » (p. 57). Conséquence : « *dans une telle société, le type de l'homme agissant consciemment disparaît* » (p. 59). Jeunes adultes confrontés à une société qu'ils jugent insupportable, Ellul et Charbonneau en tirent la conclusion servant de titre au recueil : « *nous sommes des révolutionnaires malgré nous* » (p. 63). Ils prônent une « *Révolution personnaliste* » qui ne serait une révolution ni politique, ni morale, mais une « *révolution de civilisation* » (p. 64), fondée tant sur le refus de participer à la société actuelle que sur l'objectif de préparer la société personnaliste à venir. En ce sens, « *le personnalisme est une société révolutionnaire qui prépare les cadres d'une société future* » (p. 64). Le texte se termine par un appel à « *une cité ascétique pour que l'homme puisse vivre* », avec certains accents lyriques propres à la prose personnaliste : « *que tous ceux qui croient avoir un rôle à jouer dans la Révolution qui vient (contre une civilisation qui ne vit que de notre mort) se préparent eux-mêmes. Puis qu'ils viennent et nous aident.* » (p. 80).

- 5 Le deuxième texte, signé Charbonneau, s'intitule « *Le progrès contre l'homme* » (1936). Titre délibérément provocateur, convient l'auteur, pour dénoncer « *une idéologie dont presque tous, de façon inconsciente, la plupart du temps, nous faisons la base de nos convictions* » (p. 84). Cette idéologie repose sur « *une nuée confuse de mythes et d'imageries semblables (...), et en gros, nous pouvons les classer sous le titre du mythe du progrès* » (p. 85). Elle est transverse à toutes les grandes orientations politiques de l'époque : « *malgré les prisons et les massacres, communisme, libéralisme et fascisme ont au fond le même argument dernier, mesurable en francs, en tonnes ou en hectolitres : la production* » (p. 93). La principale conséquence en est l'intense « *dépersonnalisation* » propre à l'époque, la résignation de la personne face au phénomène technique que chacun finit par regarder comme inéluctable : « *l'acceptation passive du progrès technique est aujourd'hui la cause profonde et permanente de toutes les confusions* » (p. 110). Pas de décideur, pas de responsable : « *le drame est précisément qu'il n'y ait point le crime d'une mafia mais une vaste lâcheté collective* » (p. 111). Et Charbonneau de renouer en conclusion avec les appels à une révolution personnaliste pour sortir de l'impasse du gigantisme technicien : « *c'est l'idéologie du Progrès qui nous tue et c'est contre cette idéologie, pour une reprise en main de la civilisation actuelle que la Révolution sera faite* » (p. 112).
- 6 Le troisième texte, également signé Charbonneau, s'intéresse au « *Sentiment de la nature, force révolutionnaire* » (1937). Cette expression ne désigne pas une attirance abstraite pour la nature, mais plutôt l'aspiration violente à l'évasion que chacun peut un jour éprouver, en son for intérieur, lorsque le conformisme de la société technicienne se fait trop étouffant : « *ce sentiment de la nature naît chez un homme qui dans sa vie pense à une autre vie* » (p. 122). Pas d'approche philosophique ou conceptuelle donc, mais l'exaltation personnaliste des expériences vécues, du sentiment de liberté éprouvé au contact de la nature : « *ce n'est pas de la Nature avec un grand N qu'il s'agit (...). Cette "Nature" n'existe pas (...). La "Nature" nous laisse froids, mais nous connaissons ces grands caps de bois qui s'avancent dans les landes vides, les derniers tisons qui luisent pendant que dans le ciel étoilé de l'été monte de plus en plus strident le chant des grillons.* » (p. 123-124).

Malheureusement, souligne Charbonneau, le sentiment de la nature est désormais un sentiment tragique : certes la civilisation industrielle l'exacerbe, car l'homme se sent comme mutilé lorsque la société le prive jusqu'à l'étouffement de tout contact avec la nature, mais elle détruit en même temps les espaces naturels qui seuls pourraient accueillir ceux qui voudraient fuir. Ainsi, « *les dernières zones de nature libre paraissent condamnées et s'il reste encore des pays sauvages, c'est par un raffinement d'organisation* » (p. 172). Pire, la civilisation industrielle sape la dimension révolutionnaire du sentiment de nature en le canalisant vers des consommations de masse : le tourisme balnéaire, les sports d'hiver, les loisirs organisés, les films de Tarzan, etc. Ces tristes ersatz n'ont rien à voir avec le véritable sentiment de la nature, selon Charbonneau. Pour lui, au contraire, « *le sentiment de la nature est une manifestation d'anarchisme concret* » (p. 178), qui s'efforce de rejeter tous les carcans et les hypocrisies de la société bourgeoise. Et d'en revenir au personnalisme révolutionnaire : « *le sentiment de la nature doit être au personnalisme ce que la conscience de classe a été au socialisme : la raison faite chair* » (p. 190).

- 7 Quant au quatrième et dernier texte du recueil, encore signé du seul Charbonneau, il s'intitule « *An deux mille* » (1945). La Seconde Guerre mondiale est passée par là. Et surtout, l'utilisation des premières bombes atomiques apparaît comme la confirmation des pires craintes de l'auteur quant aux conséquences du gigantisme technique. Plus court et direct que les précédents, le texte vise d'abord à « *proclamer le caractère prodigieux de l'événement* », qui fait basculer l'humanité « *du plan de la vie quotidienne à celui du roman d'anticipation, de la lutte journalière pour le bifteck à celui de l'Apocalypse* » (p. 196). Quelque chose s'est passé qui donne soudainement un tour plus tragique aux impasses, jusqu'alors pressenties, de la société technique : « *désormais, l'existence de Paris, de Moscou, de New York ne tient qu'à un ordre ; la civilisation des grandes villes a engendré le moyen par lequel elle se rend absurde* » (p. 198). C'est un coup supplémentaire et décisif porté à la liberté humaine : « *le monde des hommes est une maison hantée par la présence de la mort, où il devient impossible de vivre sans arrière-pensées* » ; « *il n'y a plus d'éternité, il n'y a plus de nature, mais une situation précaire artificiellement maintenue par une convention entre grands États* » (p. 198). Les efforts tardifs des autorités pour éloigner le spectre de l'anéantissement n'ont que peu de valeur : « *entre l'apaisement de ce jardin d'été et la flamme de l'enfer, il n'y a plus que l'épaisseur d'un accord international comme ceux qui interdisaient la déportation et le bombardement des populations civiles* » (p. 199). Au regard de cette situation nouvelle, « *l'histoire du monde devrait être considérée comme un processus de destruction aboutissant à une explosion finale* » (p. 199). Charbonneau y voit l'aboutissement d'une « *démission déjà ancienne* », celle des hommes face au gigantisme de la société technique, face au « *progrès, non pas tel que certains le définissent, mais tel qu'il s'est concrètement réalisé depuis plus d'un siècle* » (p. 203). Tout cela relativise, ou devrait amener à relativiser, ce que l'on regardait alors comme les grands clivages politiques de l'après-guerre : « *l'essentiel, ce ne sont pas les superstructures idéologiques, mais le déchaînement des techniques de puissance et l'attitude d'esprit qui l'engendre : la passivité des hommes devant leurs moyens, que ce soit le manque d'imagination des masses, le "réalisme" des hommes d'action, l'évasion idéaliste des intellectuels* » (p. 207-208). L'urgence première est donc d'œuvrer à « *une prise de conscience de l'autonomie du technique dans notre civilisation* » (p. 208), qui réclame d'abord de « *rompre le silence un peu gêné qui entoure la bombe atomique, proclamer bien haut sa signification redoutable* » (p. 210-211). Mais ensuite, surtout, « *la bombe atomique pose le problème du contrôle de la technique par l'homme* » : « *si la question du contrôle des moyens techniques par tous les hommes n'est pas posée, les droits que la démocratie nous accorde risquent de devenir dérisoires* » (p. 212). Parce

qu'il ne saurait y avoir de liberté véritable dans un monde soumis à l'horizon apocalyptique de la bombe, elle-même fruit d'un progrès technique réputé inéluctable, « le contrôle des moyens techniques par le peuple est le problème fondamental de la démocratie moderne » (p. 213).

- 8 La lecture successive des quatre textes passionnera qui s'intéresse à l'histoire des idées écologistes, en donnant à voir la maturation d'une critique originale et étonnamment précoce de la modernité, conjuguant le souci de la liberté humaine à celui de la nature. Ni anthropocène, ni réchauffement climatique, ni limites à la croissance, ni gaz de schiste dans ces pages – tout cela viendra bien plus tard. Mais on notera toutefois la rupture que constitue l'irruption de la bombe atomique dans cette critique personnaliste de la technique : elle y introduit l'idée d'une menace globale, définitive, et donne ainsi un tour plus sombre aux conclusions tirées par les auteurs. Les accents prophétiques des premiers textes, qui se terminent volontiers sur l'annonce de révolutions à venir, laissent place à un doute plus angoissé : et si l'autonomie de la technique devait suivre son cours jusqu'au bout ? Le discours sur la menace nucléaire a considérablement contribué à modeler le discours écologiste sur la prolifération des risques et des problèmes globaux⁵. Des intuitions personnalistes des premières années au choc ontologique de la bombe atomique, ce recueil en fournit une illustration supplémentaire. Mais surtout, et ce n'est pas son moindre mérite, il donne envie de se (re)plonger dans les abondantes bibliographies d'Ellul et Charbonneau, qui constituent comme le prolongement de ces écrits de jeunesse.

NOTES

1. Sur cette critique, voir notamment : Bernard Charbonneau, *Le Feu vert. Autocritique du mouvement écologique*, Lyon, Parangon/Vs, 2009 (1980).
2. Jean-Luc Porquet, *Jacques Ellul. L'homme qui avait presque tout prévu*, Paris, Le Cherche-midi, 2003 ; Daniel Cérézuelle, *Écologie et liberté. Bernard Charbonneau précurseur de l'écologie politique*, Lyon, Parangon/Vs, 2006 ; Serge Latouche, *Jacques Ellul contre le totalitarisme technicien*, collection « Les Précurseurs de la décroissance », Neuvy-en-Champagne, Le Passager clandestin, 2013 ; Frédéric Rognon (dir.), *Généralisations Ellul. Soixante héritiers de la pensée de Jacques Ellul*, Genève, Labor et Fides, 2012 ; Patrick Troude-Chastenet (dir.), *Comment peut-on (encore) être ellulien au XXI^e siècle ?*, Paris, La Table ronde, 2014.
3. Voir notamment : Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone*, Paris, L'encyclopédie des nuisances, 2002 (1969) ; Bernard Charbonneau, *Finis Terrae*, La Bache, À plus d'un titre, 2010 ; Bernard Charbonneau, *Une seconde nature. L'homme, la société et la liberté*, Paris, Sang de la Terre, 2012 (1981) ; Bernard Charbonneau, *Le Système et le chaos. Critique du développement exponentiel*, Paris, Sang de la Terre, 2012 (1973) ; Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 2008 (1954) ; Jacques Ellul, *Le Système technicien*, Paris, Le Cherche-midi, 2012 (1977).
4. Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-conformistes des années trente. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, 1969.
5. Hicham-Stéphane Afeissa, *La Fin du monde et de l'humanité. Essai de généalogie du discours écologique*, Paris, Presses universitaires de France, 2014.

AUTEUR

LUC SEMAL

Luc Semal est maître de conférences en Science politique au Muséum national d'histoire naturelle, Centre d'écologie et des sciences de la conservation (Cesco-UMR 7204), équipe Socio-écosystèmes. Ses principaux thèmes de recherche s'inscrivent dans le cadre de la théorie politique verte (*green political theory*), de l'écologie politique (décroissance, transition, développement durable), de la sociologie des mobilisations environnementales et portent sur les politiques de biodiversité et les sciences de la conservation.